

## « Na Zdorovié ! »

*Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce : « vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion.*

*Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille :*

*« Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».*

Voilà les premières notes que j'ai gardées encore à ce jour sur ces moments inoubliables de ma vie. Mon existence s'en trouva bouleversée pour toujours.

Une petite brise marine s'était levée qui refroidit en cette soirée l'atmosphère déjà fraîche pour la saison. Je passai devant La Bérézina, puis m'abritai des regards indiscrets dans la ruelle qui jouxte l'avenue longeant le port de plaisance pour mieux détailler ce bateau aux voiles rouges. Tout en bois, il ne datait pas d'hier, semblait convenablement entretenu. Je détaillais, car j'étais en avance d'une heure, et je comptais mettre à profit ce laps de temps pour me faire une idée, en m'en remettant au seul jugement de mes sens.

Je me plaisais à croire que l'embarcation et la propriétaire devraient être assortis, jusqu'à preuve du contraire.

« La Bérézina » : le nom évoquait un passé historique de sinistre mémoire. D'après ce que j'avais pu retenir de mes cours d'histoires, cette bataille n'avait pas été un moment de gloire pour les grognards ! J'espérai parallèlement que nous ne finirions pas en naufrage.

Je finis néanmoins par m'installer à la terrasse chauffée du « café du Golfe ». Au milieu des petits groupes, je distinguai trois femmes : la plus proche, jeune, 20 ou 25 ans, un peu garçon manqué, cheveux courts, ensemble en jean, baskets, allure sportive. Les deux autres étaient assez communes, même si l'une dégageait un aspect un peu fantaisie, avec ses lunettes rondes et sa casquette en cuir vissée sur un visage basané, plutôt intello, professeur des écoles, tandis que l'autre lisait paisiblement un quotidien en buvant un café. Les trois étaient-elles des prétendantes pour « prendre le large » ?

J'étais excité par la curiosité et bien qu'aucun enjeu sérieux ne se tramait, j'avais aussi peur de ne pas être retenu, et plus je me rapprochais de l'heure du rendez-vous, plus je gambergeais. Où allait-on naviguer, et combien de temps ? Allais-je devoir prendre la barre ?

Sûrement, au vu de son âge... Apparemment la météo était assez favorable pour demain et les deux jours suivants, mais après ? À chaque fois qu'au cours de mon existence j'imaginai l'inimaginable faute de m'appuyer sur des éléments tangibles, la réalité se révélait toute autre !

—Vous venez pour l'annonce parue dans « Le télégramme » ?

Madame Casquette m'interpellait, bien campée sur ses deux pieds, les mains sur les hanches. Elle était accompagnée d'un Jack Russel, et lui aussi me fixait, aussi immobile et déterminé que sa maîtresse. Je répondis par l'affirmative.

—Suivez-moi, envoya-t-elle en tournant les talons, pendant que le petit chien reprenait la marche, la truffe aux aguets scrutant toutes les odeurs du trottoir que nous foulions à allure soutenue. Chemin faisant, je me présentai, puis m'enquis de savoir où nous allions.

—Ce ne sera pas long, répliqua-elle en accélérant la cadence.

Nous obliquâmes vers un bâtiment propret. Elle composa un code, puis appela l'ascenseur. Premier étage deuxième porte à gauche. Elle ouvrit.

Devant moi dans le vestibule se tenait une dame âgée, certes appuyée sur une canne, mais droite comme un « i ». Préparée, un foulard Hermès rose posé sur une robe longue gris souris, elle prit le temps de me toiser au travers de ses lunettes teintées, sans aucune pudeur, mais sans aucune agressivité non plus. Je la suivis vers le salon où elle m'indiqua un fauteuil en cuir qui m'accueillit.

—Thérèse, vous nous servirez l'apéritif et vous pourrez nous laisser. Sa voix caractéristique, grave et profonde exprimait une personnalité singulière.

Thérèse-Casquette nous rapporta un plateau, j'avais opté pour un Martini blanc. Je saisis mon verre, pendant que la maîtresse de maison me présentait le sien, le bras levé :

— Na Zdorovié, comme disent les russes, et à notre rencontre !

Elle prit le temps de savourer son apéritif, reposa délicatement le verre, me dévisageât de nouveau. Les murs blancs s'ornaient de quelques photographies en noir et blanc, des portraits de marins-pêcheurs au petit matin, un phare sous la brume, une digue sous les flots, et le personnel composant l'effectif d'une grande brasserie dont je ne percevais pas le nom.

—Monsieur, quel est votre prénom ?

—Olivier.

Elle répéta plusieurs fois les trois syllabes, à haute voix.

—Olivier, comme De Kersauson. Un homme d'esprit charmant, et donc rare ! Monsieur, je ne veux ni vous faire perdre votre temps, ni perdre le mien. Me permettez-vous d'entrer directement et de plain-pied dans le sujet qui nous réunit ?

Elle souhaitait partir quelques temps, histoire de trouver une certaine paix intérieure après une vie bien remplie. Elle avait tenu avec son mari pendant de longues années un grand café-brasserie parisien. Après le décès prématuré de celui-ci, elle avait assumé seule les fonctions de direction. Les semaines s'étaient succédées, pendant lesquelles elle s'était consacrée uniquement au fonctionnement de l'affaire, puis de sa liquidation.

Elle venait de vendre à un jeune couple et souhaitait démarrer une vie tournée vers le calme, et occuper son temps à ne pas ...le compter.

Mais pourquoi diable faire appel à un ou une inconnue ? Ses liens familiaux s'étaient étiolés en partie du fait qu'elle ne pouvait jamais se libérer pour les cérémonies, ou les fêtes de fin d'année, périodes où l'activité battait son plein. De plus, son caractère indépendant et très affirmé lui avait valu quelques retournements de situations et autres affres que la vie de famille a le don d'échafauder.

Elle souhaitait partir, mais ne voulu pas m'en dire plus avant que je ne réponde aux questions qu'elle m'avait réservées.

—Savez-vous nager, cuisiner, faire le ménage et la lessive ?

Je répondis par l'affirmative, puisque que j'avais occupé des fonctions de chauffeur de maître qui incluaient également quelques tâches ménagères dont je m'affranchissais sans peine. Je lui confiais, que, licencié suite au décès de mon employeur, alors directeur et actionnaire majoritaire d'une banque d'affaires familiale, j'étais totalement libre de mon temps. La question suivante fit tout basculer :

—Et le théâtre, vous aimez le théâtre ?

Je lui confiai que j'avais créé et dirigé une troupe amateur pendant une quinzaine d'années et que je ne pouvais répondre que par un grand « oui » !

—Vous connaissez un peu Tchekhov ?

—Oui. « La mouette, « La cerisaie » j'ai monté les deux...

—Vous êtes libre, dès demain matin ? me demanda-t-elle du tac au tac en posant son verre sur le petit guéridon. Elle ne voulu rien ajouter, mais me promit de m'en dire plus après que nous ayons franchi ce qu'elle appelait « la première étape ».

Elle avait 75 ans, elle s'appelait Svetlana.

Je n'eus que le temps de prendre le minimum dans un sac de voyage et veiller à ce que mon logement soit bouclé et en ordre, charger mon portable, et toutes ces choses devenues prépondérantes quand on est un homme respectable du 21ème siècle. Svetlana m'attendait, accompagnée de Thérèse-Casquette et du clébard de service.

Il était à peu près 10 heures quand nous embarquâmes sur « La Bérézina ». Thérèse—Casquette à la barre, sortit du port au moteur, puis m'appela pour manœuvrer le gréement. Avec 3 Beaufort, et un ciel limpide nous partions sous les meilleurs auspices.

— Aidez-moi à descendre à la cabine, demanda Svetlana.

Elle prit appui sur mon épaule, puis se laissa guider. Je servis un café et la boîte à sucre, avant qu'elle ne me révèle le contenu de notre escapade. Nous allions accoster sur une de ces îles paradisiaques qu'on ne rencontre que dans le golfe du Morbihan. Un îlot privé de trois hectares ayant appartenu à sa famille et dont elle avait hérité. Elle y avait passé quelques vacances d'été avec ses grands-parents et goûté aux joies de la mer et de la plage, grâce à son grand-père qui l'avait initiée aux plaisirs de ramasser les coques, les praires, et autres tourteaux.

Et on entra dans le vif du sujet. Pourquoi tout ça, loin de tout ? Combien de temps ?

—Trois mois, trois mois maximum, rassurez-vous. Je suis touchée par une affection qui me sera fatale. Aucun espoir. Ne m'en faites pas dire plus, je ne souhaite pas développer. J'ai déjà perdu la vue, le reste suivra. Nous serons ravitaillés par Thérèse une fois par semaine et resterons dans la maison familiale qui sera ma dernière demeure. Vous verrez, elle n'est pas immense, mais magnifique. Chambre avec vue imprenable sur notre bel océan. Je ne veux ni que vous me rassuriez, ni des angoisses que mon état réveille en vous, au cas où vous seriez tenté par ce genre de convenance. En revanche, je veux bien de votre bienveillance. Quant aux aspects pratiques, vous n'engagerez aucun frais ici étant donné que vous serez nourri, logé, et qu'il n'y aura rien à faire d'autre que de profiter de ce que la nature nous procurera, c'est-à-dire : tout !

Une question me taraudait que je finis par lui poser : pourquoi moi ? Mon côté libre et sans engagement ? Les autres prétendants à l'escapade l'avaient-elle déçue ? Qu'est-ce d'essentiel qui avait compté dans son choix ? Contre toute attente, elle répondit du tac au tac :

—Tchekhov, monsieur, Tchekhov et « La Cerisaie ». Vous avez un atout qu'aucun de vos alter-ego ne possède : vous connaissez bien « La Cerisaie » pour l'avoir mise en scène. Et, ce que je n'aurais jamais osé imaginer me semble d'un coup, une évidence : répéter la scène de la non-demande en mariage entre Varia et Iermolaï Alexéitch Lopakhine, en privé, sans spectateur, juste pour moi. Mes grands-parents, ceux qui vivaient ici, ont assisté à la fameuse représentation de « La Cerisaie », celle de 1904 à Moscou par Stanislavski. Ils en sont restés impressionnés toute leur vie, dont une grande partie a eu lieu en France, après la révolution de 1917. Des russes blancs...je crains juste que l'aspect visionnaire de cette « Cerisaie » ne leur

ait échappé ! Et cette occasion inespérée pour moi, c'est vous qui me la présentez, par le plus grand des hasards ! J'espère que vous avez l'étoffe pour m'accompagner jusqu'au bout !

—Je suppose que oui, madame répondis-je.

—Ma maison est une sorte de Cerisaie. Après moi je crains que personne n'y séjourne plus jamais. Elle est d'une autre époque, celle où nous ne cherchions pas à dominer le temps qui passe, mais au contraire, à nous y emmitoufler, à nous y faire câliner, comme le souffle des anges n'est-ce pas ?

Le voyage n'a pas duré plus d'une heure. Nous avons débarqué sur son île, « l'île aux Plumes ». Après un petit kilomètre à pied, nous avons franchi la grille de cette belle villa, bras-dessus, bras-dessous avec Svetlana. Thérèse poussait une petite carriole avec nos vivres et quelques objets personnels auxquels la propriétaire semblait tenir. La végétation luxuriante avait pris sa place. Thérèse et Milou se sont mis au ménage, à ranger les provisions de la semaine, faire repartir le groupe électrogène, l'eau, et toute la logistique qu'elle connaissait comme sa poche. Milou agitait sa queue au rythme des pas de sa maîtresse. J'avais préparé pour le dîner une ratatouille à ma façon, ainsi qu'une tarte aux pommes à la normande. Comme j'avais déniché un vieux Médoc, elle leva de nouveau son verre, en ponctuant le moment du fameux « Na Zdorovié », santé, en russe. Après avoir desservi, Svetlana me demanda de la conduire à sa chambre, et elle me tendit un exemplaire de la Cerisaie avant que je ne la quitte pour la nuit. Le sommeil m'emporta dès le début de l'acte 2.

L'air de l'océan me berça tant que je restai au lit jusqu'à 8 heures. Au petit-déjeuner, je servis avec méthode pour appliquer ses directives précises : thé vert, accompagné de biscottes bio, confiture de figues, et l'incontournable pomme « Grany ». Le tout dans un service en porcelaine de Saint-Pétersbourg, digne des meilleurs hôtels particuliers de l'Empire Russe ! Elle sortit de la chambre du rez-de-chaussée, habillée, préparée, maquillée, dans une robe bleue. Elle déjeuna en silence, je lui servis ensuite un café. Elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise, se tourna vers moi, en levant sa tasse, le bras tendu, immobile.

—Alors qu'est-ce qu'on dirait à Moscou ? lança-t-elle.

— Na Zdorovié ! Répondis-je en riant. L'accent porté sur le mot santé prenait toute sa dimension. Malgré le maquillage, je percevais bien la différence entre ses rides d'expression et celles qui trahissaient un véritable état de fatigue. Le kilomètre parcouru la veille avait été pour elle une véritable épreuve physique.

—Nous irons jusqu'à la plage de la Goélette, vous y respirerez l'air de mes dix ans, celui qui nous berçait, grand-père Sergueï et moi.

Ce que nous fîmes, sous un soleil persistant. Le souffle du vent d'Ouest raviva nos couleurs. La plage s'étendait sous nos yeux et rien que pour les miens ! Nous marchâmes le long de l'eau, elle insista pour s'y tremper les pieds. De temps en temps, elle marmonnait des comptines russes apprises dans sa tendre enfance. Sur le chemin du retour, elle me demanda ce que j'avais prévu pour le déjeuner. Le poulet au camembert accompagné d'un crumble de légumes variés lui conviendrait.

—Il est 11 heures. Pourrions-nous commencer notre répétition en début d'après-midi ? me demanda-t-elle, timidement. Nous déjeunerions vers 12h30 n'est-ce pas ?

J'entrai dans la grande salle aux murs beiges pour dresser la table, et la découvris devant un chevalet, dos à la fenêtre du milieu de l'oriel. Le puits de lumière diffusait un éclairage complémentaire qui la détachait du fond plus sombre. J'aurais juré qu'elle détaillait cette grande toile minutieusement. Je m'approchai pour découvrir cette immense plaine parcourue par un fleuve gris et tortueux, qui serpentait jusqu'à un horizon neigeux. Il charriait des blocs minéraux gris encore ruisselants couverts par la vase épaisse agglutinée de-ci-delà. Des oies sauvages survolaient la steppe semblant chercher une issue dans ce décor mélancolique où leur blancheur succombait à l'ombre des cumulus obscurs. Le ciel balafgré par les courants d'altitude tout en nuances de gris, chargé de nuages lourds, trahissait les signes d'un vent capricieux sous lequel ondulaient les feuilles d'un charme au premier plan.

Cette toundra grandiose sous cette atmosphère hivernale dégageait aussi une impression de liberté à couper le souffle. Seule la nature possède le secret de cette puissance en sommeil. Elle commenta à son tour cette toile qu'elle avait commencée bien avant que la cécité ne coupe définitivement les effets de son inspiration.

—C'est un peu ma chapelle Sixtine à moi !

Nous nous sommes préparés pour cette première répétition. Je lui ai donné les premières indications sur ce qui devait se dégager de cette scène. Une rencontre entre un petit bourgeois issu d'un milieu modeste et la fille adoptive de la maîtresse de maison, bientôt dépossédée de son bien, cette Cerisaie, vendue aux enchères pour combler les dépenses somptuaires d'aristocrates vivant grand train en faisant fi des soucis d'équilibres financiers, que son frère et elle-même balayaient d'un revers de main. Varia allait rencontrer Iermolaï Alexéitch Lopakhine, poussée par sa mère Lioubov afin de tenter un rapprochement opportun. Mais Iermolaï, déjà secrètement amoureux de la maman, ne considérait Varia que comme un élément annexe de la famille.

Ils ne se rencontreront que quelques minutes, les mots ne seront pas dits, seules les attitudes seront significatives, toute l'émotion se trouve entre les mots, dans les regards et les

expressions. Il y avait donc un obstacle de taille : pour les échanges de regards, il allait nous falloir trouver un subterfuge !

Elle avait commencé à travailler le rôle avec un dictaphone qu'elle ne quittait plus où nous avions enregistré ses répliques et les miennes. Je la pris par le bras pour l'aider à mémoriser les déplacements tout en les ponctuant des dialogues associés. Nous répétâmes de nombreuses fois l'ensemble. Elle se laissait guider pas à pas, une sorte de danse sans rythme, où seule l'harmonie entre placements et discours compterait.

Parmi les morceaux de son texte, pendant mes interventions, je la voyais s'aider à mémoriser en marmonnant entre les lèvres la réplique qui devait suivre. Parfois elle poussait des souffles de dépit, se trouvant elle-même à la traîne. Puis elle se reprenait, s'encourageant à coups de menton volontaires, rentrait de nouveau dans son personnage, puis nous continuions. Je dus la freiner pendant le repas car elle s'acharnait à rester dans le corps, la vie, la voix de Varia Andréevna. Le déjeuner avait débuté plus tard que prévu, puis elle avait enchaîné par sa petite sieste traditionnelle.

Nous reprîmes nos repérages dans la soirée, après une promenade sur la grève, que nous avons écourtée, Svetlana se plaignant d'un saignement de nez qui se prolongeait.

J'éprouvais encore des difficultés à m'adapter à cette grande maison avec ses vestibules, ses recoins, et surtout cette cage d'escalier qui n'en finissait pas. Les deux étages abritaient chacun quatre chambres qui n'avaient probablement pas été occupées depuis des années. Certes, elle présentait une façade imposante dont l'état inspirait confiance, mais l'intérieur, et les jardins semblaient livrés à eux-mêmes. Les massifs de thuyas laissaient apparaître ici et là, des végétaux malades, grillés par la maladie, offrant des trous béants. La volière tapissée d'un grillage verdâtre était gagnée par une rouille galopante. Tous les parterres cachaient mal la colonisation d'un lierre échevelé qui régnait principalement sur le pignon sud du bâtiment, de bas en haut.

Tout l'entretien se bornait à nettoyer les sanitaires, la vaisselle, les sols du rez-de-chaussée et la chambre de Svetlana. C'était propre, tout en respirant l'humidité, le salpêtre s'installait dans les recoins des pièces d'eau. Quant à Thérèse-Casquette, lui en demander plus revenait à une déclaration de guerre. Elle répétait inlassablement les mêmes gestes, avec la même énergie que celle habituellement mobilisée pour lutter contre un fléau.

Le tout ressemblait à une maquette de la fameuse « Cerisaie » ! Quand je repensais au texte initial : « cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large », je réalisais que je n'avais pas imaginé un instant ce qu'on pouvait entendre par prendre le large !

Le lendemain matin, au petit-déjeuner, arriva Svetlana, accompagnée de Thérèse-casquette un peu après à 8 heures, comme convenu de façon à nous laisser du temps libre jusqu'à midi. Pendant que je remettais le feu sous la bouilloire, alors que je lui tournais le dos, je l'entendis tousser à plusieurs reprises. Pourtant, j'insistai pour combattre ses réticences à répéter le matin même, elle éprouvait des difficultés à mémoriser le texte, à s'en décourager. Nous nous installâmes comme à l'accoutumée dans la grande salle. Nous reprîmes tous les placements, un à un, puis je lui confisquai son dictaphone pour qu'elle se force à jouer même si les mots lui manquaient, quitte à improviser. Je voulais d'abord voir Varia et non pas son avatar. Intérieurement, elle bouillait littéralement, accrochée au texte comme la bernique au rocher. Ma volonté de l'en arracher s'en trouvait décuplée !

J'avais pris la précaution d'interdire systématiquement à Thérèse-casquette d'entrer quand nous répétions, et c'est justement au moment où les tensions apparurent qu'elle prit place dans le fauteuil, Milou dans ses bras, et crut bon de corriger le texte de Svetlana.

—C'est pas ça, c'est pas ça... je le sais moi, que c'est pas ça. J'ai pas l'air comme ça, mais j'ai retenu des passages, moi !

Il fallut que je hausse le ton pour qu'elle déguerpisse, elle prit néanmoins le temps de réajuster ses lacets, puis de se moucher avant de nous quitter.

Elle se mouchait toujours dans les moments délicats. Un cérémonial soigneusement entretenu. Je n'ai pas souvenir d'une pathologie psychosomatique qui prenne cette forme, peut-être une névrose orpheline ? Milou ayant décidé de rester, elle sortit donc pour entrer de nouveau et récupérer son molosse miniature en nous lançant un de ses regards hargneux qu'elle composait à la perfection.

Il fallut que je relance Svetlana qui en avait profité pour se relaxer dans un fauteuil. A bout de bras pendant l'heure qui suivit, je finis par arriver à ce que la moitié de la scène s'enchaîne assez convenablement. Nous étions loin, mais nous étions enfin « dedans » ! J'en venais à me demander pourquoi je n'avais jamais voulu lâcher un seul centimètre de terrain. Pas par compassion, ni par orgueil, parce que c'était comme ça, et que rien ne m'en ferait départir ! Les jours suivirent où nous progressions au rythme de sa forme physique, nous faisons relâche le dimanche matin uniquement, et nous prenions 1 heure 30 avant le déjeuner, puis 2 h 30 l'après-midi. Pour une scène qui dure à peine 5 minutes, c'était une véritable épreuve pour elle, et nous prenions aussi ce laps de temps pour relire le texte dans sa totalité, et rabâcher jusqu'à ce que cela devienne un véritable automatisme. Je ne la laissais jamais écouter ses états de fatigue qui s'aggravaient. Je travaillais avec une comédienne, pas une malade !



Nous n'aurions jamais de spectateur, personne ne l'acclamerait jamais, tout comme elle ne recevrait jamais aucun bouquet de la part d'improbables admirateurs. Anton Tchekhov avait écrit cette pièce alors qu'il était atteint de tuberculose depuis 20 ans, maladie fatale à l'époque, ce qui lui conférait un certain degré de parenté. Nous nous battions contre un colocataire ennemi qui habitait son corps et qui voulait le refuge pour lui seul. Il lui faudrait lutter car je n'avais pas l'intention d'abdiquer.

Les journées s'enchaînèrent. Après plus d'une semaine de travail, un mardi matin, tout me sembla assez correctement calé. Je lui en fis part au cours du déjeuner. L'après-midi, souriante, elle reprit tout comme le matin, tel un métronome. Elle entama la scène comme à l'accoutumée :

—Introuvable, c'est quand même bizarre....

Contre toute attente, je demeurais immobile et silencieux. Elle se retourna vers moi, tendit les bras, m'invitant à ce que je lui serve mon texte.

—Mais, Olivier, c'est à vous !

—Je ne m'appelle pas Olivier, mais Iermolaï !

J'attendais d'elle qu'elle reste dans la peau de Varia jusqu'à ce que nous sortions de la scène. Je pouvais moi aussi avoir un « trou », une hésitation et elle devrait composer avec toutes sortes de situations. Parfois je changeais de position, me retrouvant à sa droite alors qu'elle m'attendait à gauche, ou bien derrière elle alors que je devais me trouver devant, jusqu'à échanger nos rôles. Elle en fut passablement énervée.

—Olivier, pourquoi tout ça ? je ne vous demande pas de devenir une actrice à part entière !

—Moi, si, répondis-je.

Par la suite, je crois bien qu'elle prit goût au jeu, guettant mes moindres mouvements, mes « trous », allant jusqu'à devancer ma réplique en la précédant d'un :

—Je suis sûre que vous alliez me dire que...

Plus elle perdait ses appuis, plus elle prenait l'envergure du personnage ! Elle alla même jusqu'à me prendre à mon propre jeu en entamant une des répétitions par :

—Naydeno, eto vse-taki stranno.

Elle avait pris effectivement d'assaut tout le territoire, je fus bien évidemment incapable de répondre dans la même langue ! Elle avait réussi spontanément à compenser les échanges de regards essentiels dans cette scène, par de très discrets mouvements de mains soulignant tour à tour les moments de fébrilité ou d'impatience de Varia ! Une trouvaille ! Elle avait gagné du terrain, l'élève talonnait le maître. Après les fleurs nacrées du cerisier, apparaissait un fruit

rutilant, gonflé de sucre, à point pour attirer les étourneaux et les merles ! Après quasiment deux semaines de travail, nous aurions pu nous qualifier de présentables.

Qu'allais-je faire de tout ça, une fois que nous serions arrivés au bout des répétitions ?

La réponse arriva sans que je n'aie à intervenir. Un soir, elle fit venir Thérèse et Milou dans la salle pour présenter notre travail. Thérèse, contre toute attente, apprêtée, maquillée avait revêtu une robe, Milou sur ses genoux. Elle n'émit pas un seul son, et applaudit notre numéro. Svetlana donna ce qu'elle avait de meilleur : son talent.

Nous dinâmes autour d'un repas à la russe avec caviar et Vodka livrés depuis le littoral par un traiteur local.

—Na Zdorovié !

Avant que je ne rejoigne ma chambre, Svetlana me demanda expressément de l'accompagner jusqu'à la sienne, ce qui arrivait surtout les soirs de grande fatigue quand gravir l'escalier devenait un calvaire.

Le lendemain matin, nous nous retrouvâmes pour le petit-déjeuner habituel.

—Merci Olivier, merci pour ces moments. Je pense que nous en avons fini avec la Cerisaie.

Nos spectateurs ont apprécié. J'ai retrouvé mes parents pendant un instant, mes parents et leur immense plaisir d'accéder en 1904 à ce spectacle magnifique. Je crois que vous m'avez fait effleurer l'art dramatique, qui restera une succession de moments à la fois éprouvants et de transcendance qui m'ont fait oublier la gravité terrestre. Tout comme la peinture, l'art dramatique a cette capacité à vous transporter dans ce que l'Homme peut sécréter de meilleur. Vous vous souvenez du texte de mon annonce : « cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large », cela signifiait pour moi finir mes jours dans la maison de famille, dans mon île aux Plumes. Mais, après réflexion, je n'ai plus besoin de cette vision romantique, car j'aurai vécu une belle histoire d'amour certes de cinq minutes, mais le temps ne change rien à l'affaire c'est l'intensité qui compte, n'est-ce pas ?

Nous resterons encore quelques jours, et nous reviendrons à la vraie vie, avec Thérèse, dans mon appartement plus chaud et surtout sans escalier. Je laisserai ma cerisaie là où elle est.

Vous pouvez reprendre une vie normale, vous êtes libre, Olivier.

Elle me demanda ce que je comptai faire, ce qui à ce moment de ma vie restait une question sans réponse. Je rentrerais donc seul, elle insista pour aller avec sa gouvernante jusqu'au débarcadère assister à mon départ sur le bateau du traiteur.

Je la revois agiter son foulard Hermès rose pendant que nous nous éloignons. Thérèse-casquette se moucha consciencieusement, puis fouilla dans son sac à dos pour brandir une banderole avec fierté, où on pouvait lire : Na Zdorovié !